

Rodune princesse des Parthes

Pierre Corneille

Publication: 1644

Source : Livres & Ebooks

Adresse

À Monseigneur le Prince

MONSEIGNEUR,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaissance de votre bonté pour craindre que vous veuillez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement ; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la faiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il semblait que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, MONSEIGNEUR, quels hommages peut-elle rendre à votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit ? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essai furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe ? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre, et ce grand courage, qui n'avait encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés, enflait l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osaient se persuader que du siège de Rocroi dépendait la prise de Paris ; et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensaient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances que ceux-là mêmes qui s'étaient promis tant de conquêtes sur nous vinrent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par là, MONSEIGNEUR, que vous commençâtes ces

grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'Etat sous celui-ci si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui étaient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg, et Norlinghen, étaient des lieux funestes pour la France, elle n'en pouvait entendre les noms sans gémir, elle ne pouvait y porter sa pensée sans soupirer ; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachait des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grâces, qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, Monseigneur, de vous parler de Dunkerque, j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étaient comme assiégés ; il n'en pouvait échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile ; et maintenant par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive ; la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, Monseigneur, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions, et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très humble, très obéissant et très passionné serviteur,

CORNEILLE.

Appian Alexandrin

Au livre des Guerres de Syrie, sur la fin

« Démétrius, surnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, et, étant devenu leur prisonnier, vécut dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le Bâtard, et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme son tuteur, il se défit de ce malheureux pupille, et eut l'insolence de prendre lui-même la couronne sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Mais Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris à Rhodes sa captivité, et les troubles qui l'avaient suivie, revint dans le pays, où, ayant défait Tryphon avec beaucoup de peine, il le fit mourir ; de là il porta ses armes contre Phraates, lui demandant son frère, et, vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retourné en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches en haine de cette seconde Rodogune, qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indignation, que, pour s'en venger, elle avait épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avait eu deux fils de Démétrius, l'un nommé Séleucus, et l'autre Antiochus, dont elle tua le premier d'un coup de flèche sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle craignit qu'il ne la voulût venger, soit que l'impétuosité de la même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mère de boire le poison qu'elle lui avait préparé. C'est ainsi qu'elle fut enfin punie. »

Voilà ce que m'a prêté l'histoire où j'ai changé les circonstances de quelques incidents pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cause que le vers souffrait plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avait pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle sans choquer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonnière quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie, la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mère qui se résout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissements de l'invention, et des acheminements vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentait l'histoire, et que les lois du poème ne me permettaient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avais fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour forcer à la fin sa mère à s'empoisonner soi-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de Rodogune plutôt que celui de Cléopâtre, sur qui tombe toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté de la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paraissent dans le cinquième, il n'y a rien que l'histoire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce poème devait plutôt porter le nom de Cléopâtre que de Rodogune ; mais ce qui m'a fait en user ainsi, a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccupé des idées de cette fameuse et dernière reine d'Égypte, et ne confondît cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendait prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la reine, et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement, que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs poèmes le nom des héros qu'ils y faisaient paraître, et leur ont souvent fait porter celui des chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages épisodiques comme Rodogune, témoin les Trachiniennes de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement, que La Mort d'Hercule.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrais pas donner mon opinion pour bonne ; j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'histoire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nommer, les acheminements, étaient en notre pouvoir ; au moins, je ne pense point avoir vu de règle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie, mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans Héraclius, que je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants s'en offensent ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui en auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les deux Electre de Sophocle et d'Euripide, qui, conservant le même effet, y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout à fait de l'invention de son auteur. Ils pourront encore jeter l'oeil sur l'Iphigénie in Tauris, que notre Aristote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée et supposa une biche en sa place. Enfin, ils pourront prendre garde à l'Hélène d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénouement, sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la commence au trente-sixième livre, et, l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente et huitième, et l'achève au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement, et ne dit pas que Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'abandonna, et qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passa entre la mère et les deux fils.

Le premier livre des Machabées, aux chapitres 11, 13, 14 et 15, parle de ces guerres de Tryphon et de la prison de Démétrius chez les Parthes, mais il nomme ce pupille Antiochus, ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frère, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Josèphe, au treizième livre des Antiquités judaïques, nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus, frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius, abandonné et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

Examen

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait des Guerres de Syrie : "Démétrius, surnommé Nicantor, entreprit la guerre contre les Parthes, et vécut quelque temps prisonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre, encore enfant, fils d'Alexandre le Bâtard et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit, et prit lui-même la couronne sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, et les troubles qui l'avaient suivie, revint dans la Syrie, où, ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là, il porta ses armes contre Phraates, et, vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retournant en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches sur le chemin, en haine de cette Rodogune, qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indignation qu'elle avait épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avait deux fils de Démétrius,

dont elle tua Séleucus, l'aîné, d'un coup de flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus, son frère, lui succéda, et contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle lui avait préparé".

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième et trente-neuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des Machabées, et Josèphe, au treizième des Antiquités judaïques, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenait en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Egypte qui portait le même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour : quel était celui de mes poèmes que j'estimais le plus ; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de Cinna ou du Cid, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres ; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avaient jamais été vus au théâtre ; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments ; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci : elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié ; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, com-

plète ; sa durée ne va point, ou fort peu, au-delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, ferait connaître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux scènes demeureraient assez obscures, si cette narration ne les avait précédées, et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auraient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique, qui se pourrait toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvait faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvait avoir su déjà en la cour d'Egypte, où il était en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passait dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avait déjà quelque temps qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans Médée, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui ; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant ; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans l'Horace, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt, comme lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage ; et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité, qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux Etats, ou sur d'autres affaires publiques, il est très malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci : Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avait épousé Rodogune chez les Parthes, et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encore épousé Rodogune, et venait l'épouser dans son royaume, pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfants qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs !

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses dessein et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plus tôt, et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate, par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins, mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite, et devait prévoir que, si elle se fût déclarée pour Antiochus, qu'elle aimait, son ennemie, qui avait seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour l'aîné afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devait s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avait point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendaient la rejetait dans cette obligation. Il était de son devoir de venger cette mort ; mais il était de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait, s'ils lui avaient obéi, que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus, qu'elle

aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père serait un parricide, si elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition serait tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse, que la reine, le voulant animer contre son frère ; n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout, par désespoir, de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle voulait empoisonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé d'ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril, et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

Acteurs

Cléopâtre, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

Séleucus, fils de Démétrius et de Cléopâtre.

Antiochus, fils de Démétrius et de Cléopâtre.

Rodogune, sœur de Phraates, roi des Parthes.

Timagène, gouverneur des deux princes.

Oronte, ambassadeur de Phraates.

Laonice, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

Acte premier

=Scène première

=

Laonice, Timagène

Laonice

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,

Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,

Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,

Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,

Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix ;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné,
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?
Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée,
Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

Timagène

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement :
Voyant le roi captif, la reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée,
Et le sort, favorable à son lâche attentat,
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'Etat ;
La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages,
Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frère enlever à Memphis.
Là, nous n'avons rien su que de la renommée,
Qui, par un bruit confus diversement semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements

Que sous l'obscurité de cent déguisements.

Laonice

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,

Ayant su nous réduire à ces seules murailles,

En forma tôt le siège, et, pour comble d'effroi,

Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.

Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme

Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,

Voulut forcer la reine à choisir un époux.

Que pouvait-elle faire et seule et contre tous ?

Croyant son mari mort, elle épousa son frère.

L'effet montra soudain ce conseil salutaire :

Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,

Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi ;

La victoire attachée au progrès de ses armes

Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes,

Et la mort de Tryphon, dans un dernier combat,

Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'Etat.

Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère

De remettre ses fils au trône de leur père,
Il témoigna si peu de la vouloir tenir
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son frère :
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
Pour en venger sur lui la prison et la mort ;
Jusque dans ses Etats il lui porta la guerre,
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre,
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
Je vous achèverai le reste une autre fois,
Un des princes survient.
Elle veut se retirer.

=Scène II

=

Antiochus, Timagène, Laonice

Antiochus

Demeurez, Laonice ;

Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.

Dans l'état où je suis, triste et plein de souci,

Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.

Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,

M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,

Et, de tous les mortels, ce secret révélé

Me rend le plus content ou le plus désolé.

Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère,

Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère,

Mais d'un frère si cher qu'un sainte amitié

Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.

Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre,

Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,

Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,

M'assurer de celui qui m'est plus précieux ;

Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,

Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse,

Et puis par ce partage épargner les soupirs

Qui naîtraient de ma peine ou de ses déplaisirs !

Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire

Que pour cette beauté je lui cède l'empire,

Mais porte-lui si haut la douceur de régner

Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner,

Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître

À quel prix je consens de l'accepter pour maître.

Timagène s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,

Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet

Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne

S'il n'attachait les siens à sa seule personne

Et ne la préférait à cet illustre rang

Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

Timagène rentre sur le théâtre.

Timagène

Seigneur, le prince vient, et votre amour lui-même

Lui peut sans interprète offrir le diadème.

Antiochus

Ah ! Je tremble, et la peur d'un trop juste refus

Rend ma langue muette et mon esprit confus.

=Scène III

=

Séleucus, Antiochus, Timagène, Laonice

Séleucus

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

Antiochus

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

Séleucus

Hélas ! C'est le malheur que je crains aujourd'hui.

L'égalité, mon frère, en est le ferme appui,

C'en est le fondement, la liaison, le gage,

Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,

Avec juste raison je crains qu'entre nous deux

L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,

Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie

Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

Antiochus

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,

Cette peur me touchait, mon frère, également.

Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède.

Séleucus

Si je le veux ! Bien plus, je l'apporte et vous cède

Tout ce que la couronne a de charmant en soi.

Oui, Seigneur, car je parle à présent à mon roi,

Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,

Et je n'envierai point votre haute fortune.

Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,

Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux,

Et nous mépriserons ce faible droit d'aînesse,

Vous, satisfait du trône, et moi, de la princesse.

Antiochus

Hélas !

Séleucus

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

Antiochus

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,

Qui, de la même main qui me cède un empire,

M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire ?

Séleucus

Rodogune ?

Antiochus

Elle-même, ils en sont les témoins.

Séleucus

Quoi ! L'estimez-vous tant ?

Antiochus

Quoi ! L'estimez-vous moins ?

Séleucus

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

Antiochus

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

Séleucus

Vous l'aimez donc, mon frère ?

Antiochus

Et vous l'aimez aussi !

C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.

J'espérais que l'éclat dont le trône se pare

Toucherait vos désirs plus qu'un objet si rare,

Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,

Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.

Ah ! Déplorable prince !

Séleucus

Ah ! Destin trop contraire !

Antiochus

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère !

Séleucus

O mon cher frère ! O nom pour un rival trop doux !

Que ne ferais-je point contre un autre que vous !

Antiochus

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle !

Séleucus

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ?

Antiochus

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire.
Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cède est un lâche, et ne sait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage ;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
La couronne entre nous flotte encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit être reine.
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !
Régnez : l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, et reprise pour elle,
Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer.
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;

Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

Séleucus

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour

Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.

Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie,

Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,

N'eurent pour fondements à leurs maux infinis

Que ceux que contre nous le sort a réunis.

Il sème entre nous deux toute la jalousie

Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie :

Un même espoir du sceptre est permis à tous deux,

Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux ;

Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre ;

Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre.

En vain notre amitié tâchait à partager ;

Et si j'ose tout dire, un titre assez léger,

Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mère,

Va combler l'un de gloire, et l'autre de misère.

Que de sujets de plainte en ce double intérêt

Aura le malheureux contre un si faible arrêt !
Que de sources de haine ! Hélas ! Jugez le reste,
Craignez-en avec moi l'événement funeste,
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort :
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie ;
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour,
Et de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.
Antiochus
Le pourrez-vous, mon frère ?
Séleucus
Ah ! Que vous me pressez !

Je le voudrais du moins, mon frère, et c'est assez,
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavouerais mon cœur s'il en soupire.

Antiochus

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments,
Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

Séleucus

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

=Scène IV

=

Laonice, Timagène

Laonice

Peut-on plus dignement mériter la couronne ?

Timagène

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne :
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grâce, achevez l'histoire commencée.

Laonice

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse,
Virent longtemps voler la victoire douteuse.
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La reine, ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle :
Que Nicanor vivait, que, sur un faux rapport,

De ce premier époux elle avait cru la mort,
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son âme à l'imiter s'était déterminée,
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il allait épouser la princesse sa sœur.
C'est cette Rodogune où l'un et l'autre frère
Trouve encor les appas qu'avait trouvés leur père.
La reine envoie en vain pour se justifier :
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable,
Et son amour nouveau la veut croire coupable ;
Son erreur est un crime ; et, pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadème
Pour ceindre une autre tête en sa présence même,
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naîtraient le trône de Syrie.

Mais tandis qu'animé de colère et d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants et court comme à la proie,
La reine, au désespoir de n'en rien obtenir
Se résout de se perdre ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître ;
Et, changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte partout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin ? Les Parthes sont défaits ;
Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine ;
Rodogune captive est livrée sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
Alors, sans moi, mon frère, elle les eût soufferts ;
La reine, à la gêner prenant mille délices,

Ne commentait qu'à moi l'ordre de ses supplices,
Mais, quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu,
Je promettais beaucoup, et j'exécutais peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance :
Sur nous, à main armée, il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiège, et fait un tel effort
Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter,
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
La reine de l'Egypte a rappelé nos princes
Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces ;
Rodogune a paru, sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horizon ;
Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres ;
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui ;
La paix finit la haine, et, pour comble aujourd'hui,

Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune ?

Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

Timagène

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,

Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour,

Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,

Connaissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.

Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux.

Laonice

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux...

Timagène

Vous me trouvez mal propre à cette confiance,

Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance.

Adieu, je dois au rang qu'elle est prête à tenir

Du moins la liberté de vous entretenir.

=Scène V

=

Rodogune, Laonice

Rodogune

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,

Et coule dans ma joie une secrète glace ;

Je tremble, Laonice, et te voulais parler,

Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler.

Laonice

Quoi ! Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire ?

Rodogune

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire,

La fortune me traite avec trop de respect ;

Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.

L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,

Le trône sous mes pas creuser un précipice,

Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,

Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :

En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

Laonice

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

Rodogune

La haine entre les grands se calme rarement :

La paix souvent n'y sert que d'un amusement,

Et, dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,

Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.

Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats

Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats :

J'oublie, et pleinement, toute mon aventure.

Mais une grande offense est de cette nature,

Que toujours son auteur impute à l'offensé

Un vif ressentiment dont il le croit blessé,

Et, quoique en apparence on les réconcilie,

Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie,

Et, toujours alarmé de cette illusion,

Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion :

Telle est pour moi la reine.

Laonice

Ah! Madame, je jure,

Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.

Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidèle époux.
Si, teinte de son sang et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageait sa vengeance à ce dur traitement.
Il fallait un prétexte à vaincre sa colère,
Il y fallait du temps, et, pour ne vous rien taire,
Quand je me dispensais à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je semblais la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie
Elle en dissimulait la meilleure partie,
Que, se voyant tromper, elle fermait les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux.
À présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère,
Et si de cet amour je la voyais sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir ;
Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise.

Le roi souffrirait-il d'ailleurs quelque surprise ?

Rodogune

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,

Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

Laonice

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore ;

Connaissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ?

Rodogune

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

Laonice

Quoi ! Sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

Rodogune

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,

Un avantage égal pour eux me sollicite,

Mais il est malaisé, dans cette égalité,

Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,

Dont par le doux rapport les âmes assorties

S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer

Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence ;
Je crois voir l'autre encore avec indifférence,
Mais cette indifférence est une aversion,
Lorsque je la compare avec ma passion.
Etrange effet d'amour ! Incroyable chimère !
Je voudrais être à lui si je n'aimais son frère,
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

Laonice

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

Rodogune

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme.
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains, si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage ;
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,

Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée

Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée.

Laonice

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher ?

Rodogune

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

Laonice

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine,

Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,

Le prince...

Rodogune

Garde-toi de nommer mon vainqueur :

Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur,

Et je te voudrais mal de cette violence

Que ta dextérité ferait à mon silence.

Même, de peur qu'un mot, par hasard échappé,

Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,

Je romps un entretien dont la suite me blesse.

Adieu, mais souviens-toi que c'est sur ta promesse

Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

Laonice

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

Acte II

=Scène première

=

Cléopâtre

Cléopâtre

Serments fallacieux, salutaire contrainte,

Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,

Heureux déguisements d'un immortel courroux,

Vains fantômes d'Etat, évanouissez-vous !

Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,

Avec ce péril même il vous faut disparaître,

Semblables à ces vœux dans l'orage formés,

Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Eclatez, il est temps, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser ;
Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser.
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques,
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,

Qu'il souffre qu'un hymen, qu'on t'a promis en vain,
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même ;
Tremble, te dis-je, et songe, en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

=Scène II

=

Cléopâtre, Laonice

Cléopâtre

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête

Au pompeux appareil de cette grande fête ?

Laonice

La joie en est publique, et les princes tous deux

Des Syriens ravis emportent tous les vœux :

L'un et l'autre fait voir un mérite si rare

Que le souhait confus entre les deux s'égare,

Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement.
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre ;
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre,
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux
Que votre secret su les réunira tous.

Cléopâtre

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

Laonice

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

Cléopâtre

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux ;
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;

Cependant je possède, et leur droit incertain

Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main :

Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère

Je les laissais tous deux en dépôt chez mon frère ?

Laonice

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés

Pour jouir des Etats qu'il avait regagnés.

Cléopâtre

Il occupait leur trône, et craignait leur présence,

Et cette juste crainte assurait ma puissance.

Mes ordres en étaient de point en point suivis,

Quand je le menaçais du retour de mes fils :

Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère,

Quoi qu'il me plût oser, il n'osait me déplaire,

Et content malgré lui du vain titre de roi,

S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que sous moi.

Je te dirai bien plus : sans violence aucune

J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,

Si, content de lui plaire et de me dédaigner,

Il eût vécu chez elle en me laissant régner ;
Son retour me fâchait plus que son hyménée,
Et j'aurais pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus ;
Je fis beaucoup alors, et ferais encor plus
S'il était quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte ;
On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle :
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle,
Et puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

Laonice

Quoi ! Vous parlez encor de vengeance et de haine

Pour celle dont vous-même allez faire une reine !

Cléopâtre

Quoi ! Je ferais un roi pour être son époux,

Et m'exposer aux traits de son juste courroux !

N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière,

À voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?

Toi qui connais ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars

Lâchement d'une femme il suit les étendards,

Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée,

Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée,

Ne saurais-tu juger que si je nomme un roi,

C'est pour le commander, et combattre pour moi ?

J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse,

Et puisqu'il en faut faire une aide à ma faiblesse,

Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,

J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.

On ne montera point au rang dont je devale

Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale ;

Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir,

Et je ferai régner qui me voudra servir.

Laonice

Je vous connaissais mal.

Cléopâtre

Connais-moi tout entière :

Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,

Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang

Qui m'arrêta le bras, et conserva son sang ;

La mort d'Antiochus me laissait sans armée,

Et, d'une troupe en hâte à me suivre animée,

Beaucoup, dans ma vengeance ayant fini leurs jours,

M'exposaient à son frère, et faible et sans secours ;

Je me voyais perdue à moins d'un tel otage.

Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage ;

Il m'imposa des lois, exigea des serments,

Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps :

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire.

J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.

J'ai pu reprendre haleine, et sous de faux apprêts...

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès ;
Ecoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

=Scène III

=

Cléopâtre, Antiochus, Séleucus, Laonice

Cléopâtre

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour

Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,

Où je puis voir briller sur une de vos têtes

Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,

Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,

Qui m'a coûté pour vous tant de soins et pleurs.

Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes

Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,

Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,

Il fallut me résoudre à me priver de vous.

Quelle peines depuis, grands dieux, n'ai-je souffertes !
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit ;
Je crus mort votre père ; et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal désir,
Et peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'Etat que n'eussé-je pu faire ?
Je choisis un époux avec des yeux de mère :
Votre oncle Antiochus ; et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouverait un appui.
Mais à peine son bras en relève la chute,
Que par lui, de nouveau, le sort me persécute :
Maître de votre Etat, par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé ;
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place,
Et, de depositaire et de libérateur,

Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.

Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre ;

Aussi bien, en un seul voici des maux sans nombre ;

Nicanor votre père, et mon premier époux...

Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,

Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre

Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?

Passons. Je ne me puis souvenir sans trembler

Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler ;

Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,

S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime,

Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,

Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.

Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie

Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie :

J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs

Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs ;

Ma vie est presque usée, et ce reste inutile

Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile ;

Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée !
À cette indignité je ne connus plus rien :
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,
Un trône racheté par le malheur d'un père ;
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités
Et n'épandre sur vous que des prospérités !
Antiochus
Jusques ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte,
Et nous croyons tenir des soins de cette amour
Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour.

Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre,
Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Epargnez le dernier à notre souvenir :

Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée
À plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée ;
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau ;
Un fils est criminel quand il les examine,
Et quelque suite enfin que le ciel y destine,
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.

Nous attendons le sceptre avec même espérance,
Mais, si nous l'attendons, c'est sans impatience.
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents :
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps ;
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce ;
Et l'accepter si tôt semble nous reprocher

De n'être revenus que pour vous l'arracher.

Séleucus

J'ajouterai, Madame, à ce qu'a dit mon frère

Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère,

L'ambition n'est pas notre plus grand désir.

Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;

Et c'est bien la raison que pour tant de puissance

Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,

Et que celui de nous dont le ciel a fait choix

Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

Cléopâtre

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne.

Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne :

L'unique fondement de cette aversion,

C'est la honte attachée à sa possession ;

Elle passe à vos yeux pour la même infamie,

S'il faut la partager avec notre ennemie,

Et qu'un indigne hymen la fasse retomber

Sur celle qui venait pour vous la dérober.

O nobles sentiments d'une âme généreuse !

O fils vraiment mes fils ! O mère trop heureuse !

Le sort de votre père enfin est éclairci.

Il était innocent, et je puis l'être aussi :

Il vous aima toujours et ne fut mauvais père

Que charmé par la sœur ou forcé par le frère ;

Et dans cette embuscade où son effort fut vain,

Rodogune, mes fils, le tua par ma main.

Ainsi de cet amour la fatale puissance

Vous coûte votre père, à moi mon innocence,

Et si ma main pour vous n'avait tout attenté,

L'effet de cette amour vous aurait tout coûté.

Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime,

Lorsque vous punirez la cause de mon crime.

De cette même main qui vous a tout sauvé,

Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé ;

Mais comme vous aviez votre part aux offenses,

Je vous ai réservé votre part aux vengeances,

Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,

Si vous voulez régner, le trône est à ce prix :

Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,

Embrasser ma querelle est le seul droit d'aïnesse ;

La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

Quoi ! Vous montrez tous deux un visage étonné !

Redoutez-vous son frère ? Après la paix infâme,

Que même en la jurant je détestais dans l'âme,

J'ai fait lever des gens, par des ordres secrets,

Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tous prêts,

Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,

Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.

Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?

Est-ce pitié pour elle ? Est-ce haine pour moi ?

Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,

Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?

Vous ne répondez point ! Allez, enfants ingrats,

Pour qui je crus en vain conserver ces Etats ;

J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre,

Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

Séleucus

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit...

Cléopâtre

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit :

Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande

N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande ;

Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,

Ce doit être envers moi le sceau de votre amour ;

Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;

Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.

Rien ne vous sert ici de faire les surpris ;

Je vous le dis encor, le trône est à ce prix :

Je puis en disposer comme de ma conquête ;

Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant sa tête,

Et puisque mon seul choix vous y peut élever,

Pour jouir de mon crime il le faut achever.

=Scène IV

=

Séleucus, Antiochus

Séleucus

Est-il une constance à l'épreuve du foudre

Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

Antiochus

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups

Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

Séleucus

O haines, ô fureurs, dignes d'une Mégère !

O femme que je n'ose appeler encor mère !

Après que tes forfaits ont régné pleinement,

Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment ?

Quels attraites penses-tu qu'ait pour nous la couronne,

S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?

Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,

Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

Antiochus

Gardons plus de respect aux droits de la nature,

Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure.
Nous le nommions cruel, mais il nous était doux
Quand il ne nous donnait à combattre que nous :
Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

Séleucus

Une douleur si sage et si respectueuse,
Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse,
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
D'en connaître la cause, et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse.
Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse.
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien :
Je donnerais encor tout mon sang pour le sien ;
Je sais ce que je dois. Mais, dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte,
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,

Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.

Voyez-vous bien quel est le ministère infâme

Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?

Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,

De deux princes, ses fils, elle fait ses bourreaux ?

Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

Antiochus

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère ;

Et plus je vois son crime indigne de ce rang,

Plus je lui vois souiller la source de mon sang.

J'en sens de ma douleur croître la violence,

Mais ma confusion m'impose le silence,

Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés

Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.

Je tâche, à cet objet, d'être aveugle ou stupide,

J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ;

Je me cache à moi-même un excès de malheur

Où notre ignominie égale ma douleur,

Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,

J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.

Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :

Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;

Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,

Une larme du fils peut amollir sa haine.

Séleucus

Ah ! Mon frère, l'amour n'est guère véhément

Pour des fils élevés dans un bannissement,

Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage,

Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.

De ses pleurs tant vantés je découvre le fard :

Nous avons en son cœur, vous et moi, peu de part ;

Elle fait bien sonner ce grand amour de mère,

Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;

Et, quoi que nous étale un langage si doux,

Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous ;

Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;

Nous ayant embrassés, elle nous assassine,

En veut au cher objet dont nous sommes épris,

Nous demande son sang, met le trône à ce prix.

Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre :

Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.

Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;

Il est à l'un de nous, si l'autre le consent ;

Régnons, et son courroux ne sera que faiblesse,

C'est l'unique moyen de sauver la princesse.

Allons la voir, mon frère, et demeurons unis :

C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.

Je forme un beau dessein que son amour m'inspire,

Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :

Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,

Ne saurait triompher que par notre amitié.

Antiochus

Cet avertissement marque une défiance

Que la mienne pour vous souffre avec patience.

Allons, et soyez sûr que même le trépas

Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

Acte III

=Scène première

=

Rodogune, Oronte, Laonice

Rodogune

Voilà comme l'amour succède à la colère,

Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,

Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,

Et comme elle use enfin de ses fils et de moi.

Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense ?

Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense ?

Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux ?

Ah ! Que me défiance en jugeait beaucoup mieux !

Tu le vois, Laonice.

Laonice

Et vous voyez, madame,

Quelle fidélité vous conserve mon âme,

Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs, et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

Rodogune

Cet avis salutaire est l'unique secours
À qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie :
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie,
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

Laonice

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser :
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
Sans m'engager encor à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devait de cet hymen honorer la splendeur :
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.

Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.

Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes :

Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces.

Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain

Ne veuille, à leur refus, s'armer d'une autre main.

Je vous parle en tremblant : si j'étais ici vue,

Votre péril croîtrait, et je serais perdue.

Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

Rodogune

Va, je reconnaîtrai ce service en son lieu.

=Scène II

=

Rodogune, Oronte

Rodogune

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,

Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème ?

Fuirons-nous chez mon frère ? Attendrons-nous la mort,

Ou ferons-nous contre elle un généreux effort ?

Oronte

Notre fuite, Madame, est assez difficile :

J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville ;

Si l'on veut votre perte, on vous fait observer.

Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,

L'avis de Laonice est sans doute une adresse :

Feignant de vous servir, elle sert sa maîtresse ;

La reine, qui surtout craint de vous voir régner,

Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,

Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,

Elle en veut à vous-même imputer la rupture ;

Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,

Et vous accusera de violer la paix ;

Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,

Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,

Blâmera vos frayeurs et nos légèretés,

D'avoir osé douter de la foi des traités,

Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,

Vous laissera moquée, et la reine impunie.

À ces honteux moyens gardez de recourir :

C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.

Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,

Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

Rodogune

Ah ! Que de vos conseils j'aimerais la vigueur,

Si nous avons la force égale à ce grand cœur !

Mais pourrons-nous braver une reine en colère

Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

Oronte

J'aurais perdu l'esprit si j'osais me vanter

Qu'avec ce peu de gens nous puissions résister.

Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance

Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance.

Mais pouvez-vous trembler quand, dans ces mêmes lieux,

Vous portez le grand maître et des rois et des dieux ?

L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire :

Faites-vous un rempart des fils contre la mère,

Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous,
Et ces astres naissants sont adorés de tous ;
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés :
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins, et surtout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

=Scène III

=

Rodogune

Quoi ! Je pourrais descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service,
Et, sous l'indigne appât d'un coup d'oeil affété,
J'irais jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté !

Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ;
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir ;
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce,
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentiments étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi ;
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quant tout percé de coups
Il me cria : "Vengeance ! Adieu ; je meurs pour vous !"
Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allais baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang !

Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang :

Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservi nos personnes ;
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr ;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage,
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivais mon destin en victime d'Etat.

Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage,
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.

Le consentiras-tu, cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,

Cher prince, dont je n'ose, en mes plus doux souhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes,
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes,
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
À qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes,
Mais dieux ! Que je me trouble en les voyant tous deux !
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux,
Et, content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

=Scène IV

=

Antiochus, Séleucus, Rodogune

Antiochus

Ne vous offensez pas, Princesse, de nous voir

De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent :

À vos premiers regards tous deux ils se rendirent,

Mais un profond respect nous fit taire et brûler,

Et ce même respect nous force de parler.

L'heureux moment approche où votre destinée

Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,

Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous

La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.

C'est trop d'indignité que notre souveraine

De l'un de ses captifs tienne le nom de reine :

Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,

Remet à notre reine à nous choisir un roi.

Ne vous abaissez plus à suivre la couronne :

Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne,

Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux ;

Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux.

L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure

Préfère votre choix au choix de la nature,

Et vient sacrifier à votre élection

Toute notre espérance et notre ambition.

Prononcez donc, Madame, et faites un monarque :

Nous céderons sans honte à cette illustre marque,

Et celui qui perdra votre divin objet

Demeurera du moins votre premier sujet ;

Son amour immortel saura toujours lui dire

Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;

Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,

L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

Rodogune

Princes, je dois beaucoup à cette déférence

De votre ambition et de votre espérance,

Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir,

Si celles de mon rang avaient droit de choisir.

Comme sans leur avis les rois disposent d'elles

Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,

Le destin des Etats est arbitre du leur,

Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur.

C'est lui qui suit le mien, et non pas la couronne :
J'aimerais l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne ;
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour pour naïtre attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine ;
J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tu jusqu'ou va son courroux,
Mais je dois par épreuve assez bien le connaître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé !
Je veux croire avec vous que tout est apaisé,
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre ;
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre,
Et je mériterais qu'il me pût consumer,

Si je lui fournissais de quoi se rallumer.

Séleucus

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,

S'il est en votre main de la rendre impuissante ?

Faites un roi, Madame, et réglez avec lui :

Son courroux désarmé demeure sans appui,

Et toutes ses fureurs sans effet rallumées

Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.

Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,

Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?

La couronne est à nous, et, sans lui faire injure,

Sans manquer de respect aux droits de la nature,

Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,

Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.

Qu'un si faible scrupule en notre faveur cesse ;

Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,

Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,

S'il se trouvait contraire aux vœux de votre cœur.

On vous applaudirait quand vous seriez à plaindre ;

Pour vous faire régner ce serait vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.

Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume,
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

Rodogune

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend,
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux si le mien se déclare.
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux :
Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux.
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne ;
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne.
Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,

Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.

Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,

Voudront de mon orgueil exiger les caprices,

Par quels degrés de gloire on me peut mériter,

En quels affreux périls il faudra vous jeter ?

Ce cœur vous est acquis après le diadème,

Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-même ;

Vous y renoncerez peut-être pour jamais

Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

Séleucus

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,

Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices,

Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,

Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

Antiochus

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre,

Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre,

Et dites hautement à quel prix votre choix

Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

Rodogune

Prince, le voulez-vous ?

Antiochus

C'est notre unique envie.

Rodogune

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

Séleucus

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

Rodogune

Enfin vous le voulez ?

Séleucus

Nous vous en conjurons.

Rodogune

Eh bien donc, il est temps de me faire connaître.

J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être,

Mais quand j'aurais parlé, si vous vous en plaignez,

J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,

Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue

J'écoute une chaleur qui m'était défendue,

Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père :
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère.
Je l'avais oublié, sujette à d'autres lois ;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine ;
Réglez-vous là-dessus, et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre ;
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre ;
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ?
Si vous leur préférez une mère cruelle,

Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle.

Vous devez la punir si vous la condamnez ;

Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.

Quoi ! Cette ardeur s'éteint ! L'un et l'autre soupire !

J'avais su le prévoir, j'avais su le prédire.

Antiochus

Princesse...

Rodogune

Il n'est plus temps, le mot en est lâché.

Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.

Appelez ce devoir haine, rigueur, colère ;

Pour gagner Rodogune, il faut venger un père :

Je me donne à ce prix, osez me mériter,

Et voyez qui de vous daignera m'accepter.

Adieu, princes.

=Scène V

=

Antiochus, Séleucus

Antiochus

Hélas ! C'est donc ainsi qu'on traite

Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

Séleucus

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

Antiochus

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Séleucus

Que le ciel est injuste ! Une âme si cruelle

Méritait notre mère, et devait naître d'elle.

Antiochus

Plaignons-nous sans blasphème.

Séleucus

Ah ! Que vous me gênez

Par cette retenue où vous vous obstinez !

Faut-il encor régner ? Faut-il aimer encore ?

Antiochus

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

Séleucus

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris

Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

Antiochus

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte,

Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

Séleucus

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,

La révolte devient une nécessité.

Antiochus

La révolte, mon frère, est bien précipitée,

Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée,

Et c'est à nos désirs trop de témérité

De vouloir de tels biens avec facilité :

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;

Pour gagner un triomphe il faut une victoire.

Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !

Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements :

Leur excès à mes yeux paraît un noir abîme

Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur,
Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affaiblir quand je vous encourage,
Je frémis, je chancelle, et mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur et tantôt sa vertu.
Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,
Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

Séleucus

J'en ferais comme vous, si mon esprit troublé
Ne secouait le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme,
Et jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flamme et mon ambition,
Et je vous céderais l'un et l'autre avec joie,
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeste présent

Ne me jetait dans l'âme un remords trop cuisant.

Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,

Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

Antiochus

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu :

L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu,

Et son reste confus me rend quelques lumières

Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières.

Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs :

Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs,

Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,

Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

Séleucus

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez,

Et je craindrai pour vous ce que vous espérez !

Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,

Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,

Sauver l'une de l'autre, et peut-être leurs coups,

Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.

C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire :
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.
Epargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
Je n'en suis point jaloux, et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un oeil de pitié.

=Scène VI

=

Antiochus

Que je serais heureux si je n'aimais un frère !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement ;
Elle agira pour vous, mon frère, également,
Elle n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.

La pesanteur du coup souvent nous étourdit :
On le croit repoussé quand il s'approfondit,
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade ;
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
Cependant, allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

Acte IV

=Scène première

=

Antiochus, Rodogune

Rodogune

Prince, qu'ai-je entendu ? Parce que je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire !
Est-ce un frère, est-ce vous, dont la témérité
S' imagine...
Antiochus
Apaisez ce courage irrité,
Princesse. Aucun de nous ne serait téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :
Je vois votre mérite et le peu que je vauz,
Et ce rival si cher connaît mieux ses défauts.
Mais si tantôt ce cœur parlait par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

Rodogune

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme,

Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité

Des termes obligeants de ma civilité.

Je l'ai dit, il est vrai, mais, quoi qu'il en puisse être,

Méritez cet amour, que vous voulez connaître.

Lorsque j'ai soupiré, ce n'était pas pour vous ;

J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux,

Et ce sont les effets du souvenir fidèle

Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.

Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

Antiochus

Recevez donc son cœur en nous deux réparti :

Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire,

Ce cœur, pour qui le vôtre à tous moments soupire,

Ce cœur, en vous aimant, indignement percé,

Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé ;

Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,

Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.

Ah, Princesse, en l'état où le sort nous a mis,

Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils ?

Rodogune

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,

Faites ce qu'il ferait s'il vivait en lui-même :

À ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras.

Pouvez-vous le porter, et ne l'écouter pas ?

S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,

Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre,

Une seconde fois il vous le dit par moi :

Prince, il faut le venger.

Antiochus

J'accepte cette loi.

Nommez les assassins, et j'y cours.

Rodogune

Quel mystère

Vous fait, en l'acceptant, méconnaître une mère ?

Antiochus

Ah ! Si vous ne voulez voir finir nos destins,

Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

Rodogune

Ah! Je vois trop régner son parti dans votre âme :

Prince, vous le prenez.

Antiochus

Oui, je le prends, Madame,

Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang

Que la nature enferme en ce malheureux flanc.

Satisfaites vous-même à cette voix secrète

Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète ;

Exécutez son ordre, et hâtez-vous sur moi

De punir une reine et de venger un roi,

Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévère,

Ecoutez-en un autre en faveur de mon frère.

De deux princes unis à soupirer pour vous

Prenez l'un pour victime, et l'autre pour époux ;

Punissez un des fils des crimes de la mère,

Mais payez l'autre aussi des services du père,

Et laissez un exemple à la postérité

Et de rigueur entière, et d'entière équité.

Quoi ! N'écoutez-vous ni l'amour ni la haine ?

Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?

Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez...

Rodogune

Hélas, Prince !

Antiochus

Est-ce encor le roi que vous plaignez ?

Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

Rodogune

Allez, ou pour le mois rappelez votre frère :

Le combat pour mon âme était moins dangereux

Lorsque je vous avais à combattre tous deux ;

Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;

Je vous bravais tantôt, et maintenant je tremble.

J'aime. N'abusez pas, Prince, de mon secret :

Au milieu de ma haine il m'échappe à regret,

Mais enfin il m'échappe, et cette retenue

Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.

Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux,
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose.
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause :
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables lois.
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange :
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge,
Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner.
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende :
Votre refus est juste autant que ma demande.
À force de respect votre amour s'est trahi ;
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage.

L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,

Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,

Je n'oublierai jamais que je me dois un roi :

Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère

Que le trône me donne ou vous ou votre frère.

Attendant son secret, vous aurez mes désirs,

Et s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs :

C'est tout ce qu'à me feux ma gloire peut permettre,

Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

Antiochus

Que voudrais-je de plus ? Son bonheur est le mien :

Rendez heureux ce frère et je ne perdrai rien.

L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende ;

Je bénirai le ciel d'une perte si grande,

Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,

Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

Rodogune

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,

Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,

Mon amour... Mais adieu. Mon esprit se confond.

Prince, si votre flamme à la mienne répond,

Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,

Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

=Scène II

=

Antiochus

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés :

Tu viens de vaincre, amour. Mais ne n'est pas assez :

Si tu veux triompher en cette conjoncture,

Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,

Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments

Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,

Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses

Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.

Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,

Faites-la-moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

=Scène III

=

Cléopâtre, Antiochus, Laonice

Cléopâtre

Eh bien ! Antiochus, vous dois-je la couronne ?

Antiochus

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

Cléopâtre

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

Antiochus

Je sais que je péris si vous ne m'écoutez.

Cléopâtre

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,

Vous vous êtes laissé prévenir par un frère ?

Il a su me venger quand vous délibérez,

Et je dois à son bras ce que vous espérez ?

Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;

C'est périr en effet que perdre un diadème.

Je n'y sais qu'un remède ; encore est-il fâcheux,

Etonnant, incertain et triste pour tous deux ;

Je périrais moi-même avant que de le dire,

Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

Antiochus

Le remède à nos maux est tout en votre main,

Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.

Votre seule colère a fait notre infortune :

Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune.

Nous l'adorons tous deux. Jugez en quels tourments

Nous jette la rigueur de vos commandements.

L'aveu de cet amour sans doute vous offense,

Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,

Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,

S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.

Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

Cléopâtre

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède ?

Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?

Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

Antiochus

Je tâche avec respect à vous faire connaître

Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

Cléopâtre

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour ?

Antiochus

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?

Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse

Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?

Vous avez bien fait plus : vous nous l'avez fait voir,

Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir.

Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre,

Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?

Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,

Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;

Le désir de régner eût fait la même chose,

Et dans l'ordre des lois que la paix nous impose,

Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire,
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère,
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des traités n'avait point arrachée ?

Cléopâtre

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avais su prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune,
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauraient conserver un généreux courroux,
Et je le retenais avec ma douceur feinte,
Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.

Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;
Vous ne considérez ni lui, ni mon injure ;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature ;
Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

Antiochus

La nature et l'amour ont leurs droits séparés :
L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

Cléopâtre

Non, non : où l'amour règne il faut que l'autre cède.

Antiochus

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.

Nous périrons tous deux s'il faut périr pour vous ;

Mais aussi...

Cléopâtre

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

Antiochus

Nous périrons tous deux s'il faut périr pour elle.

Cléopâtre

Périssez, périssez, votre rébellion

Mérite plus d'horreur que de compassion.

Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,

Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,

Et je triompherai, voyant périr mes fils,

De ses adorateurs et de mes ennemis.

Antiochus

Eh bien ! Triomphez-en, que rien ne vous retienne :

Votre main tremble-t-elle ? Y voulez-vous la mienne ?

Madame, commandez, je suis prêt d'obéir :

Je percerai ce cœur qui vous ose trahir.

Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,

Et noyer dans mon sang toute votre colère !

Mais si la dureté de votre aversion

Nomme encor notre amour une rébellion,

Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes

Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes.

Cléopâtre

Ah! Que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer!

Que bien plus aisément j'en saurais triompher!

Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence :

Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance ;

Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;

Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.

C'est en fait, je me rends, et ma colère expire.

Rodogune est à vous aussi bien que l'empire :

Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'aîné,

Possédez-la, régnez.

Antiochus

O moment fortuné!

O trop heureuse fin de l'excès de ma peine!

Je rends grâces aux dieux qui calment votre haine.

Madame, est-il possible?

Cléopâtre

En vain j'ai résisté :

La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.

Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

Antiochus

Quoi! Je triomphe donc sur le point de périr?

La main qui me blessait a daigné me guérir?

Cléopâtre

Oui, je veux couronner une flamme si belle.

Allez à la princesse en porter la nouvelle;

Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé :

Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

Antiochus

Heureux Antiochus! Heureuse Rodogune!

Oui, Madame, entre nous la joie en est commune.

Cléopâtre

Allez donc! Ce qu'ici vous perdez de moments

Sont autant de larcins à vos contentements,

Et ce soir, destiné pour la cérémonie,

Fera voir pleinement si ma haine est finie.

Antiochus

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés

À vous donner en nous des sujets couronnés.

=Scène IV

=

Cléopâtre, Laonice

Laonice

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

Cléopâtre

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère !

Laonice

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

Cléopâtre

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.

Sa douleur sera grande, à ce que je présume,

Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.

Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux

D'apprendre tout de moi, qu'il ne serait de vous.

=Scène V

=

Cléopâtre

Que tu pénétrés mal le fond de mon courage !

Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage,

Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,

Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.

Je ne veux plus que moi dedans ma confiance,

Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,

Et dont l'esprit léger s'attache avidement

Aux attraits captieux de mon déguisement,

Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,

Au sort des immortels préfère ta fortune,

Tandis que, mieux instruite en l'art de me venger,

En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.

Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche :

De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche,

Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincère un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

=Scène VI

=

Cléopâtre, Séleucus

Cléopâtre

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée ?

Séleucus

Pauvre princesse, hélas !

Cléopâtre

Vous déplorez son sort !

Quoi ! L'aimiez-vous ?

Séleucus

Assez pour regretter sa mort.

Cléopâtre

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle :

Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

Séleucus

O ciel ! Et de qui donc, Madame ?

Cléopâtre

C'est de vous,

Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux,

De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère,

De vous, qui dédaignez de servir ma colère,

De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,

S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

Séleucus

De moi ?

Cléopâtre

De toi, perfide ! Ignore, dissimule

Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle,

Et si, pour l'ignorer, tu crois t'en garantir,

Du moins, en l'apprenant, commence à le sentir !

Le trône était à toi par le droit de naissance :

Rodogune avec lui tombait en ta puissance,

Tu devais l'épouser, tu devais être roi !

Mais comme ce secret n'est connu que de moi,

Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,

Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

Séleucus

À mon frère ?

Cléopâtre

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

Séleucus

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,

Et par une raison qui vous est inconnue,

Mes propres sentiments vous avaient prévenue :

Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux

Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous,

Et si vous bornez là toute votre vengeance,

Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

Cléopâtre

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit,

C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,

Et qu'on croit amuser de fausses patiences

Ceux dont en l'aime on craint les justes défiances.

Séleucus

Quoi! Je conserverais quelque courroux secret!

Cléopâtre

Quoi! Lâche, tu pourrais la perdre sans regret,

Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée,

Elle dont tu plaignais la perte imaginée?

Séleucus

Considérer sa perte avec compassion,

Ce n'est pas aspirer à sa possession.

Cléopâtre

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,

La douleur d'un amant est également forte,

Et tel qui se console après l'instant fatal,

Ne saurait voir son bien aux mains de son rival :

Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre,

Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre,

D'autant plus animé que ce qu'il a perdu

Par rang ou par mérite à sa flamme était dû.

Séleucus

Peut-être. Mais enfin par quel amour de mère

Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?

Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

Cléopâtre

J'en prends à la connaître, et la faire avorter,

J'en prends à conserver, malgré toi, mon ouvrage

Des jaloux attentats de ta secrète rage.

Séleucus

Je le veux croire ainsi. Mais quel autre intérêt

Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît ?

Qui des deux vous doit croire ? Et par quelle justice

Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,

Et que du même amour dont nous sommes blessés

Il soit récompensé, quand vous m'en punissez ?

Cléopâtre

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce,

Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,

D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,

Ose de mes faveurs me demander raison !

Séleucus

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrètes.

Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites

Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,

Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux ;

Le respect me défend d'en dire davantage.

Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,

Madame, mais enfin n'espérez voir en moi

Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.

Adieu.

=Scène VII

=

Cléopâtre

De quel malheur suis-je encore capable ?

Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable,

Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.
Quoi ? Sans émotion perdre trône et maîtresse ?
Quel est ici ton charme, odieuse princesse ?
Et par quel privilège, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un et m'ôter tous les deux ?
N'espère pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine !
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi,
Mais n'importe : mes mains, sur le père enhardies,
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;
Leurs jours également sont pour moi dangereux ;
J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux.
Sors de mon cœur, Nature, ou fais qu'ils m'obéissent,
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir ;
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,

Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

Acte V

=Scène première

=

Cléopâtre

Enfin, grâce aux dieux, j'ai moins d'un ennemi :

La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;

Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,

Peut déjà de ma part les promettre à son père ;

Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé

Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.

O toi, qui n'attends plus que la cérémonie

Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,

Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort

Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,

Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie et péris comme lui !
Pour la faire tomber j'abattrais son appui :
Aussi bien, sous mes pas c'est creuser un abîme
Que retenir ma main sur la moitié du crime,
Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
Dût le peuple, en fureur pour ses maîtres nouveaux,

De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir !
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange :
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
J'en recevrai le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses ennemis,
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
Mais voici Laonice : il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

=Scène II

=

Cléopâtre, Laonice

Cléopâtre

Viennent-ils, nos amants ?

Laonice

Ils approchent, Madame ;

On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme,

L'amour s'y fait paraître avec la majesté

Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,

D'une grâce en tous deux toute auguste et royale,

Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,

Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,

Par les mains du grand prêtre être unis à jamais ;

C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.

Le peuple, tout ravi, par ses vœux le devance

Et pour eux, à grands cris, demande aux immortels

Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,

Impatient pour eux que la cérémonie

Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.

Les Parthes, à la foule, aux Syriens mêlés,

Tous nos vieux différends de leur âme exilés,

Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune

Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.

Mais je les vois déjà ; Madame, c'est à vous

À commencer ici des spectacles si doux.

=Scène III

=

Cléopâtre, Antiochus, Rodogune, Oronte, Laonice, Troupe de Parthes et de Syriens

Cléopâtre

Approchez, mes enfants : car l'amour maternelle,

Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle,

Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

Rodogune

Je le chérirai même au-delà du trépas :

Il m'est trop doux, Madame, et tout l'heur que j'espère,

C'est de vous obéir et respecter en mère.

Cléopâtre

Aimez-moi seulement : vous allez être rois,

Et s'il faut du respect, c'est moi que vous le dois.

Antiochus

Ah ! Si nous recevons la suprême puissance,

Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :

Vous régnerez ici quand nous y régnerons,

Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

Cléopâtre

J'ose le croire ainsi ; mais prenez votre place :

Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence, et Cléopâtre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie Cléopâtre continue :

Peuple qui m'écoutez, Parthes et Syriens,

Sujets du roi, son frère, ou qui fûtes les miens,

Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse

Elève dans le trône, et donne à la princesse.

Je lui rends cet Etat que j'ai sauvé pour lui ;

Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.

Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :

Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.

Vivez pour les servir, respectez-les, tous deux,

Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchise

Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :

Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets

Suivre de point en point les traités de la paix.

Laonice revient avec une coupe à la main.

Oronte

Votre sincérité s'y fait assez paraître,

Madame, et j'en ferai récit au roi mon maître.

Cléopâtre

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.

L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :

Recevez de ma main la coupe nuptiale

Pour être après unis sous la foi conjugale ;

Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,

De votre amour ensemble et de mon amitié !

Antiochus, prenant la coupe.

Ciel! Que ne dois-je point aux bontés d'une mère!

Cléopâtre

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

Antiochus, à Rodogune.

Madame, hâtons donc ces glorieux moments :

Voici l'heureux essai de nos contentements.

Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

Cléopâtre

C'est être trop cruel que vouloir qu'il la voie :

Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner,

Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

Antiochus

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.

Mais n'importe, achevons.

=Scène IV

=

Cléopâtre, Antiochus, Rodogune Oronte, Timagène, Laonice, Troupe

Timagène

Ah! Seigneur!

Cléopâtre

Timagène,

Quelle est votre insolence!

Timagène

Ah! Madame!

Antiochus, rendant la coupe à Laonice.

Parlez.

Timagène

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

Antiochus

Qu'est-il donc arrivé?

Timagène

Le prince votre frère...

Antiochus

Quoi! Se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire?

Timagène

L'ayant cherché longtemps afin de divertir

L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu :
Son âme à ce penser paraissait attachée ;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant...

Antiochus

Enfin, que faisait-il ? Achevez promptement.

Timagène

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

Cléopâtre

Il est mort ?

Timagène

Oui, Madame.

Cléopâtre

Ah ! Destins ennemis,

Qui m'enviez le bien que je m'étais promis !

Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme,

Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme !

Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,

Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

Timagène, à Cléopâtre.

Madame, il a parlé, sa main est innocente.

Cléopâtre, à Timagène.

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,

Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,

L'ayant assassiné, le fait encor parler !

Antiochus

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,

Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.

Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,

J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.

Mais que vous a-t-il dit ? Achevez, je vous prie.

Timagène

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie ;

Et soudain, à mes cris, ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un oeil mourant,
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :
"Une main qui nous fut bien chère
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
Régnez, et surtout, mon cher frère,
Gardez-vous de la même main.
C'est..." La Parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole.
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.
Antiochus
Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique!
O frère, plus aimé que la clarté du jour!
O rival, aussi cher que m'était mon amour!

Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité,
En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité ?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine,
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité ! Qui dois-je en soupçonner ?
"Une main qui nous fut bien chère !"
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;
Nous vous avons tous deux refusé notre main ;
Qui de vous s'est vengée ? Est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?
Cléopâtre
Quoi ! Vous me soupçonnez ?
Rodogune

Quoi ! Je vous suis suspecte ?

Antiochus

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte,

Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,

À ces marques enfin je ne connais que vous.

As-tu bien entendu ? Dis-tu vrai, Timagène ?

Timagène

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,

Je mourrais mille fois, mais enfin mon récit

Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

Antiochus

D'un et d'autre côté l'action est si noire

Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.

O quiconque des deux avez versé son sang,

Ne vous préparez plus à me percer le flanc !

Nous avons mal servi vos haines mutuelles,

Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;

Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,

Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :

Qui que vous soyez donc, recevez une vie

Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

Rodogune

Ah! Seigneur, arrêtez!

Timagène

Seigneur, que faites-vous ?

Antiochus

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

Cléopâtre

Vivez, régnez heureux!

Antiochus

Otez-moi donc de doute,

Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,

Qui pour m'assassiner ose me secourir,

Et me sauve de moi pour me faire périr.

Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,

Confondre l'innocente avec la criminelle,

Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,

Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?

Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure !

Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,

Et que mon déplaisir, par un coup généreux,

Epargne un parricide à l'une de vous deux.

Cléopâtre

Puisque, le même jour que ma main vous couronne,

Je perds un de mes fils et l'autre me soupçonne,

Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,

Son peu d'amour me force à me justifier,

Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère

Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,

Je vous dirai, Seigneur (car ce n'est plus à moi

À nommer autrement et mon juge et mon roi),

Que vous voyez l'effet de cette vieille haine

Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,

Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,

Et que j'avais raison de vouloir prévenir.

Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre :

J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre,

Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

à Rodogune.

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,

Madame. Mais, ô dieux elle rage est la vôtre !

Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,

Et m'enviez soudain l'unique et faible appui

Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui !

Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?

Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ;

Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas, en vain

Il voudra se garder de cette même main.

Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie :

J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie,

Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,

Votre abord en ces lieux les eût déshérités.

C'est à lui maintenant, en cette concurrence,

À régler ses soupçons sur cette différence,

À voir de qui des deux il doit se défier,

Si vous n'avez un charme à vous justifier.

Rodogune, à Cléopâtre

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée

Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée,

Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,

Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.

Je ne m'étonne point de voir que votre haine

Pour me faire coupable a quitté Timagène :

Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,

Son récit s'est trouvé digne de votre foi.

Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée

Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée ;

Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,

Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.

Certes, si vous voulez passer pour véritable

Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,

Je veux bien, par respect, ne vous imputer rien ;

Mais votre bras au crime est plus fait que le mien,

Et qui sur un époux fit son apprentissage

A bien pu sur un fils achever son ouvrage.

Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon âme élevés :
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre ;
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.
à Antiochus.
Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère !
On fait plus : on m'impute un coup si plein d'horreur
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.
à Cléopâtre.
Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame ? Et que ferait toute votre Syrie,
Où seule et sans appui contre mes attentats,
Je verrais... ? Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas !
Antiochus
Non, je n'écoute rien, et dans la mort d'un frère,
Je ne veux point juger entre vous et ma mère !

Assassinez un fils, massacrez un époux,

Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous !

Suivons aveuglément ma triste destinée :

Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.

Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas :

La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;

Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,

Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre.

Heureux si sa fureur, qui me prive de toi,

Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,

Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,

Son crime redoublé peut arracher la foudre !

Donnez-moi...

Rodogune, l'empêchant de prendre la coupe.

Quoi ! Seigneur !

Antiochus

Vous m'arrêtez en vain :

Donnez !

Rodogune

Ah ! Gardez-vous de l'une et l'autre main !

Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine ;

Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

Cléopâtre

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser !

Rodogune

De toutes deux, Madame, il doit tout refuser ;

Je n'accuse personne, et vous tiens innocente,

Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :

Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois ;

On ne peut craindre trop pour le salut des rois ;

Donnez donc cette preuve, et, pour toute réplique,

Faites faire un essai par quelque domestique.

Cléopâtre, prenant la coupe.

Je le ferai moi-même. Eh bien ? Redoutez-vous

Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?

J'ai souffert cet outrage avecque patience.

Antiochus, prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance :

Comme vous l'accusez, elle fait son effort
À rejeter sur vous l'horreur de cette mort,
Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent.
Et vais sans plus tarder...

Rodogune

Seigneur, voyez ses yeux

Déjà tout égarés, troubles et furieux,

Cette affreuse sueur qui court sur son visage,

Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! Quelle rage !

Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr !

Antiochus, rendant la coupe à Laonice ou à quelque autre.

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir !

Cléopâtre

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie :

Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie.
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois,
Mais j'ai cette douceur, dedans cette disgrâce,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Règne : de crime en crime, enfin te voilà roi ;
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi.
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion !
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

Antiochus

Ah ! Vivez, pour changer cette haine en amour !

Cléopâtre

Je maudrais les dieux s'ils me rendaient le jour.

Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs. Laonice.

Si tu veux m'obliger par un dernier service,

Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.

Oronte

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir,
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

Antiochus

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort :
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple.
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil,
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

